

signés par Istari Lasterfaher, du label autrichien Sozialistischer Plattenbau qui avait auparavant invité Saoulaterre / Gor-ki Plubakter sur la compil « Biometrics » parue en 2002. Deux exercices de découpe super nerveuse, à injecter dans un mix instinctif (et incisif) à base de beats à fragmentation comme il s'en fait chez Fanny ou Venetian Snares.

En résumé, fiez vous à la pochette de cette « Dixième cave » : « Hardcore / Superbadfunk / Starfucker flopcore / Hip hop core / Tekno ». Bref, tout et n'importe quoi (avec en prime quelques petits bonus bien fendards), et c'est bien pour ça qu'on l'aime !

Saoulaterre en solo, ensuite, c'est sur Cavage 12. « Tous les égouts sont dans ma nature » E.P. présente cinq titres en 45 trs (+ une outro) d'une electro brute, rocaillieuse et anguleuse, dans la tradition rephlexienne des « Joyrex » de Caustic Window et « Analogue Bubblebath » d'AFX. La tonalité est donc "old school (mais pas cool)", comme disent les Nantais Phagz et Elektroplasma, avec des gimmicks retro-futuristes fusant dans tous les sens, et des voûtes synthétiques semblables à celles des caves ténébreuses du 14<sup>ème</sup> (arrondissement, en l'occurrence !). La danse, elle, est inévitable, tri-bale, envoûtée. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement ?

Saoulaterre, encore et toujours nous trimballe et nous emballe, encore et toujours nous nous laissons guider, au fond des dédales, la tête dans les étoiles. Les enregistrements du Cavage, que ça s'appelle. Décidément difficile de s'en passer ! S.Y.D.



V/A (God Lab L 000) - 2003

« Laval, terre de contrastes ». Un pareil slogan, en l'occurrence celui de l'Office de Tourisme, nous aurions pu en rire encore longtemps si nous n'avions trouvé un jour dans notre boîte aux lettres cette compilation de lancement (en CD) du label God. Car jusque là, de Laval, nous ne connaissions, outre sa caserne à éviter à tout prix, que son absence totale de vie culturelle et sa morosité poisse, propres à en faire l'antichambre du Mans (autant dire du néant).

Certes, les chouettes E.P.'s autoproduits de Nayad nous avaient mis la puce à l'oreille il y a deux ans. Mais nous tenions ce musicien comme une sorte d'ermite en résistance, aux côtés de son compagnon au sein d'Arkhana (cf. leur prestation lors de l'Anticartel 4 de juin 2002), Joachim "K" Barge. Le premier ayant décidé de mettre les voiles pour tenter sa chance vers le centre de la France au

début 2003, nous craignons alors pour la subsistance du second, en pareil milieu hostile.

C'était lourdement nous tromper que de l'imaginer seul contre tous. En effet, voilà que Laval nous fait aujourd'hui le coup de la scène d'avant-garde. Carrément. Et que l'ami K nous revient, ses disques de Michel Chion sous le bras, crânement (il a bien raison sur ce coup-là !!!), avec sa (nombreuse et talentueuse) bande de potes pour nous présenter son tout nouveau label God. Au programme, donc, une compilation inaugurale, et une sélection passionnante, propre à balayer toutes nos certitudes à la con d'un revers de disto. De quoi mériter un franc mea culpa de notre part !

Ceci étant fait, attardons-nous maintenant sur les présentations. D'abord avec K, forcément, quitte à bousculer un peu l'ordre des morceaux. Lui qui nous avait discrètement enchanté avec ses petites démos ambient diffusées sous le manteau, propose ici un "loud hop" à mi-chemin entre The Bug première période (celle des courants d'air) et le maître du genre (qui ça ? Eh bien Scam pardi !). C'est sur cette base que le bonhomme semble avoir décidé de poursuivre son travail, notamment au sein d'un trio avec Hadès Travelberg (enchanté !) et dj Zukry, nommé Les Cheuveulus.

Parlons-en, tiens, de ce Zukry. Fan de Jean Yanne (d'où le nom du trio en question !) et d'Underground Resistance (eh non, ça n'est pas incompatible...), le garçon forme occasionnellement avec K les Aliens en Goguetta, un duo pour platines aussi éclectiques qu'exigeantes. Cette fois en solo pour God, il nous fait découvrir deux morceaux sous (bonne) influence. « Genèse » est ainsi un petit moment de poésie lunaire, jeu d'écueils et d'échos évoquant Pole autant qu'Oval. « Tramontane » joue, lui, une proto-house hésitant entre hypnose et enraillage. Un grain dans le groove, telle pourrait être la devise de dj Zukry.

Si l'on déroule ensuite ce CD dans le bon ordre, on va faire la connaissance de Prododie Abscons dont l'« Asymptote cosmédale » se promène dans un imaginaire tribal matiné d'electro-noise comme celui des premiers (et essentiels) Black Lung. Viennent ensuite Alined et le bien-nommé « Riche ». On part alors du côté des « Fondements Bruitistes » du spécialiste en la matière, Vivenza. Les notes de pochettes évoquent en substance une superposition allant jusqu'à une centaine de pistes. Le résultat en est un parcours sonore des plus décapants, fascinant fatras mécanique prêt à broyer les tympanes non avertis, ou puissant moteur à hallucination auditive pour les plus affermis.

Le duo Riley calme le jeu avec « Variation d'automne », mais met le paquet en émotion. Voilà le genre de morceau à vous tirer des larmes d'ivresse, comme savait

si bien le faire le « What does your soul look like » de dj Shadow. Vled Blorek enchaîne sur « Volapük » : étranges breaks, qui butent et chutent contre d'imaginaires obstacles, étranges séquences qui s'enroulent et se déroulent frénétiquement, étrange atmosphère, enfin, frissonnante et recueillie. Un bel exemple de renouveau electronica.

Ikhtus livre un hommage joliment assumé à la capitale electro tech' (« d3 »), façon BOB à plein régime et boucles vaporeuses. Trankil est, vous en conviendrez, un bienheureux patronyme. Son morceau, « Cyclothymique », confirme son infailible sérénité jusque dans les délicieuses poussières et crépitements qui parsèment son cours. Retour du côté sombre, avec le dark ambient traditionnel d'Anémique : bruissements mécaniques et ondes souterraines, résonances de grotte calcaire et nappe glaciaire, combustion, pulsations, vent et ruissellement. La recette fonctionne toujours, de préférence quand elle est finement accommodée comme ici.

On passe sur le dub un peu moyen de Kerala, loin des halus que son « Délirium tremens » semble vouloir susciter. Argh, il en fallait bien un qui ne nous emballe pas ! On arrive alors chez Atad. Long développement fait d'arcs électriques, de déchirures magnétiques et de beats décharnés, « 012344 » nous invite à découvrir sa techno-antimatière : du hardcore à la Phthalocyanine en fin de compte, c'est à dire sans aucun sens ni manifestation aucune rage au ventre. Déstabilisant. Enfin, Test revient sur les pas d'Anémique, pour un progressif plongeant vers le monde sans lumière qui se termine brutalement, par une dissonante fréquence, à vous glacer le sang. Une conclusion aux allures de non retour, à ne surtout pas prendre au pied de la lettre !

Voilà pour notre emballage initial. Puisqu'il est déjà temps d'aller plus loin, signalons les parutions des deux premiers albums : celui de Zukry (« La palindrome touch » - god 001), et celui de Mek+.u3 (« Weird break adventures for girleez » - god 002), absent de la présente compilation mais qu'on retrouvera sur le second sampler. Et félicitons nous de la tenue du festival Autodid Act, les 11 et 12 décembre derniers à Laval, qui s'il n'a pas réuni une foule de participants, nous aura donné l'occasion de découvrir tous ces nouveaux venus en live, et de passer un sacré bon moment.

L'adresse pour découvrir God sans plus tarder, c'est : <http://d.qod.free.fr> S.Y.D.

YOU WANT MORE !?!

[www.zone51.com/ultime-atome](http://www.zone51.com/ultime-atome)

C'est la guerre. De tous contre tous. Parfaitement orchestrée par les médias dominants - ce que d'aucuns appellent déjà le *Parti de la Presse et de l'Argent* -, obscurantiste à souhait. L'ennemi est partout, puisque c'est *l'autre*. De préférence le salaud de RMIste (bientôt RMAste !), gavé d'alcool et de cassoulet en boîte ; la feignasse de fonctionnaire qui ronfle sur nos impôts ; l'artiste, drogué et dépressif qui voudrait qu'on le paye avec ses œuvres qui n'intéressent personne ; l'étranger, forcément profiteur, forcément *non grata*.

Le moteur de cette guerre, c'est bien la peur. De la différence et de la diversité, peur de s'ouvrir, peur même de *connaître*. Plutôt se replier (« Quand on voit c'qui s'passe, on n'est pas tranquille »), haïr les plus faibles que soi et courber l'échine, penser comme ses maîtres, se résigner. Tout accepter : lois rétrogrades (du travail obligatoire à la casse des acquis sociaux), exactions policières, flicage informatique, marchandisation généralisée, culture standardisée, pollution (environnementale, chasse aux marginaux, emprisonnement, pillages et gaspillages, néocolonialisme et racisme institutionnel, misère ordinaire et fortunes boursières, violence publicitaire, corruption intellectuelle. Le tout dans un assourdissant silence, celui des pantoufles, le soir devant les téléviseurs.

Et l'on devrait continuer à faire comme si ? Écouter des skeuds, écrire des reviews, s'emballer, y croire ? Pourtant, oui, on est encore là. Plus modestement, c'est certain, parce qu'on a décidé de s'engager différemment, entre contre-sommes et forums sociaux, troquant en mai les rendez-vous dans la boue pour les rendez-vous dans la rue, convaincus que si nous y descendons tous, alors cette fois c'est elle qui gouvernera.

Mais après tout, l'Ultime Atome a toujours participé de cette même insoumission, célébrant en quelque sorte son volet sonore, revendiquant les musiques hors normes, les fêtes illégales, les comportements déviants et les logiques indépendantes comme principe actif, comme fondement subversif. Raison de plus pour ne pas lâcher l'affaire. Ne rien lâcher d'ailleurs.

Nouvelle newsletter donc, avec de la chronique, pas forcément très neuve - y'a rien de neuf chez l'Atome, obsédés de l'instant, intégristes de l'actualité, passez votre chemin - mais comme toujours animée de la même passion, de la même envie de partager. Des bons disques, rien qu'au moment où vous lisez ces lignes, il s'en publie tant et tant qu'on en aurait presque le vertige. Au mieux, on en écoute deux ou trois à la fois (oui, quand on les mixe...). D'où, pour vous aider à faire votre chemin, cette petite mais intense sélection personnelle(s) à deux rédacteurs, pleine de glitch et de harsh, de booms et de beats et de beaucoup d'autres onomatopées éclectiques et exigeantes, sans concession en tout cas. Pour ne pas oublier que l'insurrection aussi, se danse.



ANTISTATIK « Audio Redemption » LP (Ask 004) - 2003

Nouvelle production française breakcore flirtant avec le hip hop et le métal. Une musique qui sort des tripes, ça arrache, ça hurle, se casse, se dissipe et se reconstruit ; des voix éruptées, des guitares lancinantes. Quelques sursauts ragga de temps en temps, mais assez discrets. Un disque qui n'est pas sans rappeler certaines productions de Peace Off, dans une version plus "rock" peut-être. Ce qui ne lui enlève pas son charme ni son énergie, que du contraire. C-Drik

APHASIA « Kronik 2 the Galaxy » E.P. (Bloc46 / Uwe) - 2001 « Aracheend » CD/LP (Bloc46CDO3 / Uwe) - 2003

Près de deux ans entre la rage désespérée du E.P. et la force sereine de l'album. Et pourtant l'envie de les évoquer ensemble, histoire d'en rajouter une couche sur l'affection que nous portons tout autant à la musique qu'au bonhomme (nous ne nous en sommes jamais cachés). Deux ans, et une sérieuse montée en

puissance d'Aphasia, au niveau de la qualité intrinsèque de ses morceaux comme de la reconnaissance de ce travail au sein de la scène radicale internationale. C'est qu'il ne se contente plus d'avoir, selon l'expression consacrée, le plus gros kick-drum du circuit (les compères Hellfish et Producer et même Radium ou Al Core [ex-Micropoint] vont finir par le lui envier). Il ne s'agit plus seulement d'un savant et efficace montage de samples, de break et de beats. Il y a autre chose. De l'atmosphère, de la lumière, de la substance. Du talent.

« Kronik 2 the Galaxy », c'est un talent mis au service de la colère, celle d'un Aphasia seul contre tous ou presque. Fidèle à sa devise autodestructrice, empruntée à Nick Cave ("I'm the captain of my pain"), il trouve naturellement appui dans la poésie sulfureuse du grand William Burroughs. Au micro, Margee, une amie venue pour l'occasion dire ces mots, d'une voix troublante, curieusement proche. Et en point d'orgue du E.P., cette vérité absolue, assénée comme un uppercut : « Ce s'rait le Paradis sur cette planète si on balançait tous les enculés au fond des égouts ! ». En écho, la musique se fait

brailarde, perçante, salement urgente. Mais joue d'ambivalence, aussi, quand l'agitation se voit soudainement tempérée par une étonnante boucle de guitare pop. Autre beau moment de décalage, l'échange verbal empli d'autodérision entre la voix d'Aphasia (« J'suis qu'une boule de nerfs, un p'tit peu vénère ») et celle de Margee (« t'es qu'un sale gosse, t'es qu'un sac d'os »), sur fond de hardbeat abrasif. Violent, malgré tout. Mais d'une violence trouvant avant tout son expression dans la danse.

Avec « Aracheend » (et sa magnifique pochette signée SpasmDesign), la danse reste le moteur incontournable. C'est le mal-être qui semble avoir disparu. La teigne a cédé la place à un esprit assagi, et néanmoins déterminé. L'album s'ouvre ainsi entre rafaes et fulgurance (« Funeral Oration »), et nous livre un motif mélodique inattendu, flirtant véritablement pour la première fois avec l'electronica, tellement plus vivace que contemplative. Un coup de Jamac tout à fait salutaire, en même temps qu'une composition sacrément subtile. Suit alors une salve de morceaux alliant puissance et légèreté dans un même élan rythmique.

« Contre terre » balance ainsi entre coups de boutoir et contre-point mélodique, façon Black Lung [période « The psychocivilized society »] : la musique se dote ici de son propre langage sans pour autant faire fi de toutes règles, à l'image de la poésie surréaliste d'Henri Michaux à qui Aphasia choisit de donner la parole, livrant un extrait du « Grand combat » [1927] comme seule note de pochette ou presque.

De la plume au plomb. Tel pourrait être le fil conducteur d'« Aracheend », à l'image de « Speed paranoid », sorte de pendant tordu et grinçant de « Contre terre », construit sur un Breakbeat squelettique et un dédoublement mastoc. Derrière « Rez dog » et son clin d'œil au hardcore des débuts (frappe sèche et riff qui tache), on découvre les deux poids lourds / poids plume (l'ambivalence, toujours) de l'album. « Hiatus », « Break some bones », les morceaux jumeaux, tout de verre pilé et de marteau pilon. Chaque fois, Aphasia sample chez les meilleurs jongleurs et ventile ses copeaux rythmiques dans tous les recoins du morceau, qui crépite, claque - genre grosses mandales hip hop - et cogne - sévère -, quand il faut mais sans abus. Côté dancefloor, évidemment, on se régale. Ça enchaîne alors avec « Oh, you're insane », dernier coup de bourre avant une seconde partie plus "posée". De l'inédit, encore. « Dan floo » joue une mélodie anguleuse, frottée au papier de verre, sur un drum n'bass minutieusement progressif. Alliance des jeux d'ombre de Somatic Responses, du fouillis rythmique de Squarepusher et de la rigueur de Photek, ce track permet au passage de mesurer toute l'étendue du savoir-faire d'Aphasia. Dans la continuité, on se laisse masser et mater par « Shit forgive », lancinante mécanique à bleep et piston, et « Food for thought », sorte de chill out installé sur une chaîne de montage. Enfin, « Elektro Psyko » sonne le réveil musculaire façon cavalcade rock n'roll. Pas compliqué, depuis le temps qu'on vous dit qu'on adore ça ! Et le morceau caché, me demanderez-vous ? Du pur bon esprit, simplement et du tonus pour tous les "motivés-s" qui risqueraient d'en manquer...

Voilà, on vous avait promis d'en rajouter une couche, c'est fait. Pour terminer, on signalera une édition vinyle qui, si elle ne comprend que la moitié de l'album, s'avère fort utile pour les jockeys bien poilus que nous sommes, avec l'énorme avantage de posséder un son fracassant. S.Y.D.

CODEC « Tension » CD  
(Component records 109) - 2002

« Tension », c'est en gros un bon CD rapelant Boards of Canada ou bien encore les vieux Autechre. Composé par Rob Galbraith, manager de Component re-

cords [Canada], il présente une formule somme toute classique : sons granuleux, petites mélodies électroniques aux consonances analogiques. Seuls un ou deux morceaux sont peut-être un peu plus faibles que les autres, mais ceci n'enlève pas grand chose à la qualité de l'album, accompagné d'un remix réalisé par Gridlock...  
www.componentrecords.com  
C-Drik

THE CURSE OF THE GOLDEN VAMPIRE  
« Mass destruction » [Ipecac] - 2003

J.K. Flesh et K. Mart - comprendre Justin Broadrick et Kevin Martin - reviennent à leurs premières amours : le métal. Pour leur second album avec ce détonnant projet (on se souvient d'un double vinyle, lourd et toxique, co-signé avec Alec Empire sur DHR en 1998), les deux complices mettent plus que jamais le paquet, comme s'ils voulaient encore prouver leur capacité à systématiquement surclasser tous leurs contemporains : plus violents, plus bruyants, mais aussi, et c'est là qu'ils nous donneraient presque le vertige, plus talentueux. On ne s'étendra pas sur les dix dernières années de leurs carrières respectives, et souvent communes, au risque de ne parler plus que d'eux seuls. Napalm Death et Godflesh d'un côté, God et Experimental Audio Research de l'autre, puis Ice, Techno Animal évidemment, Final, The Bug (dont le succès grandissant ne peut que nous combler), sans parler des participations épisodiques (et épiques) comme celle de Broadrick dans Painkiller. Leur travail sous le sceau de l'hyper-productivité semble ainsi tracer une ligne de crête créative, horizon sonore indépassable, incarnation de l'extrême tout autant que du cœur. Un modèle hardcore, en d'autres termes.

« Mass destruction », s'il ne peut décemment pas aller plus loin que tout ce que Flesh et Mart ont jusqu'ici déversé de flots colériques - jamais contenus -, semble pourtant chercher à les concentrer en un seul enregistrement. C'est donc un raz-de-marée interminable (et pourtant si court, moins de quarante minutes) sur lequel l'auditeur tentera vainement de surfer avant de se faire happer, engloutir pour de bon. Une tempête qu'on n'ose à peine décrire par un vocable electro - les références étant de toutes façons plus à trouver du côté du grindcore, de Converge à The Locust, que chez les "cyberpunks" dont les soit disant édifices bruitistes s'écroulent comme des châteaux de carte lorsqu'on y jette une oreille a posteriori -, mais plutôt par celui du carnage. Foudre, tonnerre, torrents de boue et rafales harassantes, écroulements sismiques et flammes dévorantes, « Mass destruction », assurément. Les 14 tracks ne font aucun détour, ne s'embarassent d'aucune demi-mesure. De « Total annihilation of self » à « Random

act of senseless violence » via « « Manslaughter », « End civilization » et « The myth of democracy », les titres venimeux mus par une rengaine anarcho-barjo qu'on aime que trop, et surtout les lyrics scandés (éruptés ?) par des Flesh et Mart soudainement transformés en hommes tronçonneuses, nous donnent l'impression d'une recette de cocktail Molotov dévoilée sans précaution d'usage ni censure. « Mass destruction » ne demande bel et bien qu'à éclater et se répandre, qu'à tout ruiner pour de bon. Alors, soyez coopérant, et appuyez sur « Play » !

NB : doit-on préciser que c'est aussi là une bonne claque dans la gueule de tous les (grands et) petits cons croyant réinventer l'underground et le radicalisme à chaque boucle de 909 comme de guitare distordue ?  
S.Y.D.



DUBLO / ALBANO  
« Subject to breakage » E.P. [Commo 001] - 2003

Deux styles radicalement différents pour cette production belge. Dublo [aka Rob, connu pour ses dj sets electro avec Zoopsie] nous présente ici un travail plutôt dans un style breakbeat minimal, une musique distordue, des rythmiques cassées aux relents industriels, robotiques. Albano, dans un style retro-futuro minimal joue de petites mélodies mélancoliques, à mi-chemin entre la musique de film kitsch d'horreur et la musique pour jeux vidéo, c'est doux, c'est fin, incroyablement bien fait ! www.commo-records.com  
C-Drik

ELECTRIC KETTLE  
« Faster ceremony and ultra discipline » E.P.  
(Peace Off / Hurry Up Ltd 05) - 2003

Nous n'allons pas nous mentir. C'est vrai que depuis son tout premier projet electro à l'italienne en 1997 [7-12 Hz Rumbling] en passant par ses nombreux demo-tracks fleurant bon la romance - toujours à l'italienne -, jusqu'à ce premier E.P. (sous le signe de l'Italie, encore, mais d'une différente manière, plus affective

Cut R.I.P.), le Kirk tourne et détourne les potentiomètres, souffle sur des formes ovales qui glissent et dérailent, se tordent et éclatent en feux de Bengale et poussières d'étoile. Mais c'est déjà le bouquet final : S.E.L. en profite pour nous refaire le coup de la montée psychédélique, puissante et solennelle, puis chancelante et ébréchée, fragile et émouvante, à l'image du garçon finalement. Voilà. Le E.P. se referme, nous laissant étourdis, sur le carreau. Il faudra maintenant attendre deux ans avant que ne soit concédée l'idée que de nouveaux morceaux sont publiables. A moins d'un miracle, qui pourrait consister en la parution du E.P. de "live sessions" enregistré avec Rawakari, et déjà prêt de longue date. Allez, on peut rêver...  
S.Y.D.



TAMARIN « The nationalist » CD  
(Frozen Empire Media 05) - 2003

Ce que j'aime chez Tamarin (qui n'est autre que Daniel De Los Santos et quelques comparses, du label Mad Monkey Records), c'est son éclectisme. Tamarin épate toujours. Tamarin n'est ni noise, ni electro, ni industriel ni quoi que ce soit d'autre, Tamarin est tout à la fois, Tamarin, c'est...Tamarin, une musique à part, qui semble quelque peu improvisée, mais qui tombe au bon moment. Avec des influences diverses telles le jazz, le noise/industriel pur et dur [assez old school quelque part], l'ambient l'electronica ou l'ethno-indus à la Musimgauze. Ce que je décris là ressemble à un melting pot mais... c'est bien mieux que cela. Des sortes d'histoires, un peu toute différentes, tournant néanmoins autour d'un thème qui tient à cœur à Tamarin semble-t-il : l'Amérique... et quelle Amérique !!!  
www.frozenempiremedia.com  
C-Drik

TIN.RP « Abs.nce »  
(CDextra / Burning Emptiness # 17) - 2003

Absence. Ou plutôt dépouillement. L'electro de Tin.RP est de celles qui ne provoquent ni réveil ni chaleur. De celles qu'on imagine dédiées aux robots et que quelques humains se retrouvent à écouter en cachette, n'espérant au mieux qu'un regard compatissant de la part de leurs contemporains. Une musique faite de

clapotis, rebonds et bricolage. Corrosion et spatialisation. Toumoisement, météorisme. Beat abrupt et accroc électrique, éraillures et enrayages. Interrupteur et piston. Pics, ronds, éclat, hoquet. Une musique qui grippe et craque en cadence, conjuguant la raideur mécanique de Silk Saw et le groove souterrain de Nanospeed. Parfois dada tribal, parfois sub-basses charmeuses, et finissant de Panasonic en Sonar par un premier prix d'austérité. Bref, n'essayez même pas de savoir de quoi il s'agit. Sauf à ce que vous ne soyez pas tombés chez nous par hasard. www.burningemptiness.fr.st  
S.Y.D.

USKÉ ORCHESTRA « Moli herzog »  
(Ambivalence 05) - 2003

Nouvel artiste chez Ambivalence, et nouvelle façon de transgresser les règles musicales. Niko Uské et son orchestre imaginaire nous transporte du free jazz à la musique acoustique via de savantes constructions "avant pop" dans lesquelles voix, cuivres et tortillons électroniques s'enlacent et se délassent avec bonheur. Assurément le plus chaleureux enregistrement du catalogue naissant.  
S.Y.D.



V/A « Aiuto Gilberto »  
(Byte Burger 29) - 2003

Vous aimez l'electrocrado à la SK ? Vous ne pouvez contenir vos hanches à l'écoute de Dat Politics ? La fièvre du Lo-Fi vous guette ? Alors ce premier vinyle compilatoire du label strasbourgeois Byte Burger, après une jolie flopée de CDr (à découvrir de toute urgence) est pour vous. Animé par une joyeuse équipe aux noms forcément rigolos (Muslim Fast, Poporc, Doudouboy, Royal Cubit...), avec des titres du même niveau (« Sporelec », « Momieculture », « Bombie fait le sexe avec la truite », « Polyphosphate »), il braille, gesticule, joue de la disto et du glitch, passe du mélo 8bit au breakbleep, fume du dub et met les doigts dans la prise, bref, il dépote. Pas un instant d'ennui, que de l'émulation : voilà une impeccable bande-son pour petit déjeuner vivifiant. Byte Burger, pas de doute, vous allez en redemander !  
S.Y.D.

enregistrements du  
**CAVAGE**

V/A « Galeries parallèles » LP.  
(Cavage 10) - 2003  
SAOULATERRE / DX MEDIA  
« Tous les égouts sont dans ma nature » E.P.  
(Cavage 12) - 2003

Revoilà Saoulatterre (do Brasil ?!) dans nos colonnes, d'abord avec une de ces petites compils qui nous régale à chaque coup, puis avec un maxi solo, le premier depuis au moins deux ans.

Les « Galeries parallèles » abritent un joli paquet de monde, des habitués mais aussi quelques nouveaux venus, que les obscurs dédales constituant le terrain de jeu obligé de Saoulatterre ne semblent pourtant nullement effrayer. Habités, les No Tek le sont, puisque présents dans la sphère Cavage depuis les tous premiers E.P.'s. Fidèles à leur patronyme, ils préfèrent emprunter les voies des tournées avec leur dark hip hop propres à faire trembler les entrailles parisiennes. Atmosphère cérémonieuse et groove irrésistible font cause commune, un peu à la façon I:GOR sur Low Res et Russian Roulettes.

Habités aussi, du genre toujours présents pour déconner, le Djmd3 Crew (au sein duquel on retrouve Saoulatterre et Gamaboy) en remet une couche avec le récurrent « Direction ta choune » dont voici déjà la troisième version intitulée « Don't stick to the bit, don't forget the clit ». On ne s'en lasse pas !

Des essais mystiques avec Josef aux chansons pas très nettes (« J'aurais voulu être un chimiste »), Saoulatterre semble tout s'autoriser avec son pseudo Gorki Plubakter, surtout les tentatives les moins crédibles, du point de vue "intégrité underground". Cette fois, il s'attaque au standard de discothèque « Last night a dj... » pour un résultat qui laisse sans voix. A vous de juger !

Côté nouveaux venus, on découvre en premier lieu Shift et son peu-ra façon Bloubiboulga, ou mieux encore, funky zarbi. Strytch9 fait aussi partie des heureux rencontres proposées par ce LP. Downtempo quasi rampant dans sa première partie, son « Radiofucker » [drôle de titre...] prend soudain son envol dans un esprit proche des récents tracks electro de Gridlock.

Juste derrière, c'est au tour de Dan Hekate de faire son entrée chez Cavage. Assez basique, son breakbeat se mixe plus qu'il ne s'écoute seul. En face B, un nouveau pseudo rigolo nous est présenté. Pousse Bouton, puisque c'est son nom, joue une sorte de country de l'espace, curieuse danse pour extra-terrestres en éperons. On ne sait si c'est pour blaguer ou non, mais en fait, c'est pas mal du tout !

Enfin, les deux derniers morceaux sont

pour de bon dans l'ambient dark. Nébuluse de circuits imprimés, droïdes fantômes, tourments mécaniques s'y mêlent ainsi aux résonances de hangars. Le temps d'un morceau, on croit quand même à l'envol salutaire, on prend une immense bouffée d'oxygène, limite extatique pour le coup. Mais, passé un interlude entre skipp et delay - un pur plaisir de technicien - la clameur reprend de plus belle, se fait souterraine, sourde, opaque. Les sources sonores, elles, restent mélangées : grondements, crissements de métal, éclats de verre. Le robotique et l'organique se confondent. On croise encore quelques balises sonores abandonnées au milieu de vents synthétiques tournoyants, de météorites sonores semblant fuser vers nulle part. Et on termine de manière résolument déviante, comprenant qu'on ne rentrera pas cette fois à bon port.

Mais après tout, le titre de l'album le laissait bien entendre : Devine s'est découvert une vocation de cartographe aléatoire. Et il la prend très au sérieux. Un conseil alors, pour ne pas rester bêtement sur le carreau. Prenez ça vous-aussi au sérieux, et savourez. Vous verrez, on ne sait alors pas où on est, mais on finit par y être bien.  
S.Y.D.

FIPT « Disastrous brain digging » E.P.  
(YB70 06) - 2003

Notre ami parisien nous livre ici une plaque bruyante, industrielle au relent techno-core, violence musicale soutenue par des ambiances froides, ça pulse, ça crie, mais pas de manière idiote : les rythmiques ne lassent pas, les bruits et mélodies (?) soutiennent bien l'armature. Trop court hélas, trop court...  
<http://yb70.free.fr>  
C-Drik



SILK SAW  
« Walksongs » (Ant-Zen Act 128) - 2002

Habillage d'asphalte pour les deux longs titres de ce E.P. issu des ateliers bruxellois de Séverin et Médéa. Extraits d'une de leurs innombrables séances d'impro, sans véritable intro ni conclusion, et toujours mus par un attachement à créer des atmosphères fortes et une obsession du rythme. En logo side, « Stronghold ballad » débute d'ambivalente manière, à la fois légère et frémissante. Une ronde de basse, des cordes vagabondes, quelques stridences et craquements : voilà d'harmonieuses esquisses, bribes mélodiques plutôt inha-

bituelles chez Silk Saw. Mais l'agitation l'emporte bientôt, le rythme s'affirme comme l'horizon s'assombrit. Jeu de beat boxes en cascade, dérèglement de papier à musique. De la clameur au tapage, il n'y a qu'à tourner les potentiomètres. Lorsque « Ant-march » nous parvient en info side, quelques patterns ont passé et la frénésie mécanique bat son plein. Des notes de vibraphone coulent, roulent et rebondissent le long de la locomotive. Un tunnel passe. La caisse claire reprend le dessus en crépitant avec insistance, puis se fond dans un mouvement oscillatoire, rempli de souffles et rumeurs, éclats et distorsions, babillages et ébullitions, avant un final entre grimace et grincement. N'en disons pas plus sur les minutieux errements du duo, si ce n'est un rappel : une simple écoute survolée risque de n'en donner qu'une impression de magma plutôt hostile. Mieux vaut alors prendre le temps de s'y plonger vraiment.  
S.Y.D.

SOMATIC RESPONSES

« Dying language » (Ad Noiseam 013) - 2002

Régulièrement les frangins Healy nous bluffent. Régulièrement, pourtant, on est bien persuadé d'avoir enfin fait le tour de leurs soundtracks sidérurgiques. Mais on s'aventure quand même à poser l'oreille sur le disque suivant. Et on se laisse prendre à leur jeu. C'est, vous l'aurez compris, le cas avec cet album publié par Ad Noiseam, à peu près dans les mêmes eaux qu'un autre CD, « Accidental happiness » chez Component. Quelle évolution depuis « Augmented lines », que nous avions qualifié en 2001 (dans une chronique restée jusqu'ici hélas non publiée...) de « meilleur disque des Somatic Responses » ? Et bien d'abord un sens de la dramaturgie intact - c'est finalement bien là l'essentiel - , la confirmation d'une tendance à l'apaisement, ensuite, et un volume sonore moins dense, enfin. Certes, le premier track nous laisse entendre une montée vers l'orage, de craquements en déflagrations. Mais la tempête annoncée ne se produit pas vraiment. Les séquences acérées du morceau-titre, « Dying language » restent de puissance contenue, soutenant solidement mais sans coup de force des ondes chargées d'électricité, dans une acoustique de cathédrale (il nous semble d'ailleurs entendre les grandes orgues). La suite ne promet pas véritablement plus d'excitation. Dodelinement mécanique en sourdine agrémenté de pointes oxydées (« Volmatta »), déhanchement saccadé évoluant d'ombre en brillante, de nappes errantes en combustion lente (« Bint »). Avec « Monitor », on assiste véritablement à la fin des cadences soutenues : les machines prennent enfin le temps de vivre, se laissent aller à rouiller, peinarde. Entre ces doux moments de pré-retraite industrielle, on retrouve quand même un peu de fébrilité. C'est

alors un groove de locomotive à vapeur, toujours à deux doigts du grippage, mais infatigable, pourtant (« Gezm »). C'est aussi une « Replanning dance » épaisse et brûlante, à la manière du « Researching limits » E.P. paru il y a deux ans sur Casse-Tête. C'est surtout « Leek soup » et son electro mid-tempo en forme de carcasse dénudée, avec corrosion acide et charge mélodique enflammée. Voilà donc le sommet, puisqu'il y en a toujours un, de l'album. Pour autant, on reste loin de la furie pyrotechnique qu'on a connue par le passé. Et tandis qu'on s'abandonne à une dernière dérive bruitiste le long d'un dédale de tunnels (« Aufe », l'une des rares excursions des frangins en zone de "no beat"), on comprend que, si les Somatic ne nous impressionnent plus par leur puissance de feu, si leur énergie semble bel et bien domestiquée, l'émotion afflue encore et toujours, presque comme au premier jour. Avec Somatic Responses, les poings serrés, et la tête dans les étoiles.  
S.Y.D.



SYNCOATED ELEVATORS LEGACY :

« Still between the battle and the sheet » (Ambivalence 004) - 2003

Décidément, Cédric "Acid Kirk" Stevens et son projet S.E.L. ont l'art de nous laisser sur notre faim avec seulement quatre E.P.'s depuis 1998, et surtout pas un seul album. Cette fois encore, donc, le Captain nous la joue "service minimum" avec une sélection de quatre morceaux, tandis qu'on ne peut s'empêcher d'imaginer toutes les perles qui vont rester sur des cassettes DAT, prenant la poussière dans ses tiroirs. Quand exigence de l'auteur rime avec frustration de l'auditeur... Malgré tout, quelle claque à la découverte, toutes décibels dehors, de cette nouvelle livraison pour l'ambivalente maison bruxelloise. Avec d'abord cette session fiévreuse et enfumée, où les soubresauts percussifs répondent aux longs étirements analogiques, où rondateurs, cassures et nœuds modulaires évoquent les méandres, embâcles et cahots rocheux d'une rivière imaginaire, recelant de multiples trésors pour qui sait s'y plonger. Ensuite, ce sont des accords de guitares qui résonnent, entre pop lumineuse et tradition mystérieuse, noyés sous un raz-de-marée bruitiste. Un emportement dont S.E.L., seul, a le secret... Sur les traces du « Siamese level » (Elf

dirons-nous...), nous avons été les auditeurs attentifs et enthousiastes du parcours de ce musicien rennais. Attentifs, enthousiastes, charmés surtout, au point qu'il soit devenu quelqu'un qui compte beaucoup pour nous. Alors, non, vous n'êtes pas obligés de nous croire sur parole quand nous affirmons, comme ça va être le cas ici, qu'il s'agit d'un des deux ou trois meilleurs disques de l'année 2003. Et pourtant, c'est si vrai ! Car « Faster ceremony and ultra discipline » E.P. est un pur concentré de danse et d'intelligence, un régal auditif et musculaire, qui cogne autant qu'il décoiffe. On n'oserait dire qu'il "aligne" tube sur tube, tant le dancefloor est cabossé et son parcours cahoteux, surtout si l'on s'y essaie en moonwalk, ou sur la tête... Tout en basses carrées et kick ronds, il caracole plutôt à toute blinde, bondit et éclate, de beats en interjections (« Mamamia !!! »), de cartoon en onomatopée, de crac en boum. Chaque track est alors un de ces putains de succès qui ne nous quittent plus, le genre qu'on fredonne et qu'on pagote, toujours sur le fil du tempo comme une jonction idéale entre les déraillements en 3/4 de Venetian Snare et le déferlement à très grande vitesse façon Hellfish. Que rajouter pour vous convaincre ? Simplement qu'Electric Kettle a déjà conquis les fondus radicaux comme les "doux ravers", les trashers invétérés comme les agités de la diversité. Et qu'il ne manque plus que vous !  
S.Y.D.



FE-MAIL « Syklubb fra Haelvete » LP.  
(TV5 002) - 2003

Le duo norvégien nous propose ici une musique relativement noise, abordant toute fois différentes facettes du genre. Ce LP., s'il est hélas épuisé, ressortira en cd sur Important Records en 2004. Voilà pourquoi j'en parle. Les deux compositrices/improvisatrices [Maja Solveig Kjestrup Ratkje et Hild Sofie Tafford, cf. Jazz Kammer] font dans le bruitiste donc, mais tout en finesse, une espèce de japonaise un tant soit peu retenue, comme les scandinaves peuvent l'être. Il ne s'agit donc pas ici d'un vomit sorti tout droit d'un synthétiseur analogique distordu, les compositions sont variées, éclectiques, bien pensées. À noter que Fe-mail est en tournée depuis quelques temps en Europe, pour les avoir vus une fois, je vous conseille d'en faire autant (voir la review de Maja Ratkje dans nos colonnes). À retenir... [www.tevefem.net](http://www.tevefem.net)  
C-Drik

GRAND CHAOS « La Forge » mCD  
(Galaxy) - 2002

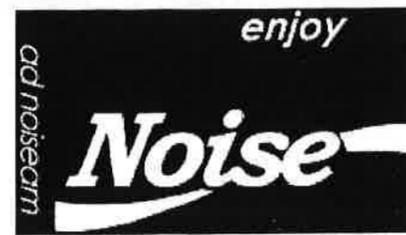
Une moitié de IDLO (Tcheleskov) sort son deuxième CD (cinq titres) solo. Encore une production d'outre-espace, radicalement différente de la première d'ailleurs. Je dois dire qu'il me semble plus mature que son autre projet : entre electro, techno et EBM, accompagné de voix flangerisées. Il se situe entre IDLO lui-même et Front 242, électronique dansante, mini-male, un peu rétro, mais pas pour déplaire.  
C-Drik

IDLO « Trans Level » CD (Galaxy) - 2002

Incroyable ! Après une disparition de près de dix ans dans l'espace-temps, les deux compères Tcheleskov et Trevosky Ivanovitch nous font un come-back, instrumentale cette fois-ci. Toujours électronique, quelque peu décalée, bizarroïde, influencée par les films d'horreur et de science-fiction, cette musique oscille entre EBM décousue (pas dans un sens péjoratif : ceci n'est pas de l'eurobeat !) et new beat (tempo ralenti). On retrouve même sur le CD, pour ceux qui ont connu, un très bon remix de « Contain me », sorti à l'époque sur cassette, un morceau tendance, assez electro, pas loin du clash, pas assez pêche, peut-être ? À réserver aux fans old school ! (À noter qu'un CD de remixes sortira en début d'année prochaine avec quelques invités surprises !)  
C-Drik

LARVAE « Monster Music » CD  
(AdNoiseam 028) - 2003

Un quatre titre assez éclectique, tout en restant cohérent : breakbeat, jungle, dark hop. En réalité, trois titres et un remix du premier titre [Mothra] réalisé par Mothboy + Dustmite, tous deux fans invétérés de Mick Harris/Scorn, remix qui, personnellement, me plaît plus encore que l'original ! Rien de neuf dans la démarche, mais une continuité que ne dérange nullement, une électronique éclectique disais-je, tintée quelque peu d'Orient, sans tomber dans les clichés stupides et exagérés.  
[www.adnoiseam.net](http://www.adnoiseam.net)  
C-Drik



MAJA RATKJE « Voice » CD  
(Rune Grammfon 2028) - 2002

Ca décoiffe ! Free jazz noise, vocaux im-

provisés, cris, rage, pleurs, Maja se déchaine comme peu le font. Une claque aux amateurs de bruitisme ultime, cette musique riche et variée n'a que peu d'égaux, rien à voir ici avec les cris et fureurs d'un Gerigerogegege ou d'un Masonna enragé ; l'improvisation de Maja se rapproche bien plus de la musique nouvelle et du free jazz que du japonaise tout en étant relativement extrême.  
[www.runegrammfon.com](http://www.runegrammfon.com)  
C-Drik

MARKANT « Vice-versa »  
(Markant cat 030) - 2002

Markant, nous n'y avions jamais vraiment prêté attention. En plein overdose d'électronica "à la Autechre", ses longues faces propres et policoées, ses atmosphères froides et ses rythmes statiques semblaient faire de cet auteur / label allemand la caricature de trop, nous encourageant à fuir sans nous retourner vers des pistes sonores plus aventureuses. Avions-nous seulement prêté une oreille attentive à sa musique ? « Vice-versa », le deuxième CD de Markant nous donne en effet tort de manière cinglante. Privilégiant certes la durée à l'intensité (les 10 développements présentés ici descendent rarement en dessous des 6 minutes), cet album ne nous saisit pas moins dès le premier instant pour seulement nous lâcher au dernier morceau, plus dédié au corps qu'à l'affect. Et, dans la grande tradition des romances qui nous avaient transportés durant la précédente décennie électronique, d'Orbital à Pentatonik, sans oublier les grandes heures de l'"intelligent techno" made in Warp, « Vice-versa » prend le temps de s'installer dans notre environnement et de le réorganiser, ouvrant l'espace, repoussant nos murs. Soufflant dans nos âmes un air évidemment glacé, mais surtout vivifiant, propice à l'éveil des émotions. Un subtil mélange de sérénité, et de mélancolie nous envahit ainsi tandis que s'opèrent de lentes métamorphoses, orchestrées avec grâce. Ballets d'éclats minéraux, réverbérations et toumolements électromagnétiques, déflagrations, cédant la place à une succession de couches nuageuses, soutenue par une discrète mais efficace transe rythmique et progressant de nuances en nuances, à peine perceptibles. Les tracks s'enchaînent alors comme de simples changements de directions, à peine marquées par des mouvements un peu plus brusques. Au détour d'un jeu de miroir, le beat s'impose et avec lui, le groove. Loin de l'image aseptisée que nous nous en faisons, les séquences se cassent, les bleeps se tordent, le hip hop se fait orageux, accidenté même. Puis, soudain, se met à planer véritablement (osons, pourquoi pas cet adjectif laissé au rebus psychédélique depuis tant d'années), semblant se consumer un temps

pour finalement se déhancher de plus belle, plus lumineux encore. On croit avoir atteint un sommet. On n'a pourtant pas fini d'être remué. L'horizon se trouble, la transe reprend le dessus, piano cette fois, délicieusement rétro aussi.

Dans une montée de tempo vient l'electro accompagné d'un balancé de reins déjà plus sec. Les strates mélodieuses, se dynamisent et se font minérales. C'est alors que Markant nous entraîne dans un dernier moment d'ivresse synthétique, nous ballote dans le flux et le reflux de nappes au parfum ambré, évoquant irremarquablement pour le coup, l'electronica frissonnante du duo manucien "de référence". Nous attendions-nous à chavirer à ce point ? Le temps n'est sans doute plus aux questions, mais comme le suggère le dernier track avant le virage dancefloor, au « Laisser faire ». De fait, ayant pour de bon abandonné nos préjugés idiots, nous voilà laissant « Vice-versa » devenir l'un des indispensables de l'année 2002 et accompagner naturellement notre modeste mais essentielle quête du bonheur.

Étonnant, peut-être, de nous voir fondre à nouveau devant une recette qui nous avait depuis longtemps livré tous ses secrets. Étonnant, plutôt, que nous ayons vraiment cru possible de rester insensible à une musique qui nous était à ce point destinée. Une balle en plein cœur, voilà un peu l'effet de « Vice-versa ». Et pour la frigidité supposée de Markant, on repasera...  
S.Y.D.

**MERZBOW** « Timehunter » 4 x 3" CD boxset (Ant-Zen Act 146) - 2003

Encore un nouveau Merzbow me direz-vous, et pourquoi pas répondrai-je ? Une jolie édition [il y en a deux différentes] dans un agenda, quatre mini-cd, à écouter à dates fixes, annotées bien sûr [pensez bien que je n'ai pas attendu une seconde pour le mettre dans mon lecteur]. Du bruitiste donc, mais meilleur je pense que quelques-unes de ces dernières productions, qui sonnent trop "laptop" à tendance répétitive à mon goût. Les quatre cd sont en tout cas d'un bien bon niveau ; c'est même dansant par moment, enfin, si vous trouvez le noise un tant soit peu dansant !

www.ant-zen.com  
C-Drik

**MICHAEL FORSHAW** « The last starfighters » E.P. (SMB 010) - 2003

Un nouveau Forshaw, cela s'écoute absolument ! Electro minimale version old school, mais old school décalée : ça casse, ça dérape, puis ça repart. Répétitif à souhait... mais pas tant que ça finalement. Une electro un peu folle, qui finalement ne joue pas tout à fait le jeu du revival, c'est à coup de plug-ins et de traite-

ments digitaux que le genre est ici renouvelé : ça sonne comme du moderne ancien [ou de l'ancien moderne ??], enfin, vous me comprenez ? Electro influencée par d'autres genres, drum'n' bass par exemple... À prendre absolument !  
www.chan-n-mikes.com  
C-Drik

**MOON** « Back to the stars » (Burning Emptiness # 15) - 2003

Beau et sombre. C'est avec ces simples adjectifs que nous pourrions décrire le second enregistrement de Moon pour Burning Emptiness, à nouveau en CDR quand DDN, le directeur artistique de ce discret label français aurait tant souhaité du vinyle [question manque de moyen, on sait de quoi il en retourne chez l'Atome !]. Il est vrai que ce dernier format eut certainement permis la meilleure diffusion d'un enregistrement qui, du coup, ne bénéficie que d'un tirage ultra-limité (60 copies). D'où ce message à l'attention des passionnés d'atmosphères crépusculaires et des mélancoliques de tous poils : dépêchez-vous pour ne pas rater ce « Back to the stars » ! Vous vous régalez alors de l'insondable tristesse du requiem pour automate en trois mouvements (« Bubble », « Cheeze the machine » et « Fate or dream » ?) ; vous vous abandonnez au cœur de ballades embrasées (« Love from flying saucers ») dans la tradition de noisy pop - dont les derniers hérauts se nomment My Bloody Valentine ou plus récemment Christian Fennesz - ; vous vous ferez emporter par le psychédéisme de « The Krell forgot » et le tourbillon de guitares fuzz (« Two more steps to a dead planet ») à la mode Spacemen 3 ; vous frémirez avec « What love is » et sa musicalité en creux, ou « Human = vermin » et son atmosphère électrique ; vous dériverez enfin au gré de vos souvenirs avec « Stupid synthesis » et « War on my world », hybridation réussie entre les papillonnements lo-fi façon Aspic et la mélodie grave des premiers Labradford. Dépêchez-vous, puisqu'on vous le dit !  
www.burningemptiness.fr.st  
S.Y.D.

**OTTO VON SCHIRACH**

« Boombonic plague » E.P. (Schematic 022) - 2002  
« Pelican moondance » E.P. (Schematic 027) - 2002  
« Earjuice synthesis » E.P. (Schematic 030) - 2002  
« Chopped zombie fungus » CD (Schematic 031) - 2003

A la limite, il n'y aurait rien de plus à dire que ce récapitulatif de titres et de références. On va pourtant s'y essayer. Otto Von Schirach, jeune (et adorable) bad boy



portoricain tout droit sorti d'un épisode de Miami Vice [c'est évidemment là-bas qu'il réside], est avec Venetian Snares ce qui nous est arrivé de meilleur depuis, disons, le trio Aphex Twin, Squarepusher, Bogdan Raczyński. Carrément. D'abord avec un premier album, « 8000 B.C. » (Schematic 017 - 2001), en forme d'objet sonore non identifié, comme avait pu l'être « Feed me weird things » en 1995. Bouillonnement électromécanique, rythmiques fluides et insaisissables comme des billes de mercure, spoken words hallucinés, et surtout ce groove aussi mystérieux qu'omniprésent : voilà bien la marque de fabrique "Von Schirach". « Escalo frio » (Schematic 020 - 2001), deuxième album du jeune maestro, enfonce immédiatement le clou. Mélodies tordues, motifs élastiques, fondue de beatbox, bulles d'électron et coulures métalliques sont au programme, avec une tendance à l'éclaircie et un caractère percussif plus affirmé. Évidemment aucune chance d'avoir eu le temps d'assimiler un tel déluge sonore quand, dès le début 2002, se pointe le premier E.P. du triptyque « Chopped zombie fungus » sur lequel nous nous attardons aujourd'hui. Aucune chance non plus d'espérer souffler ! « Boombonic plague » déboule ainsi façon cartoon avec quatre titres d'avant-funk (ndlr : question étiquette, on est toujours à la page chez l'Atome) des plus jouissifs. Propulsés comme indiqué en 45 rpm [les 33 rotations valent aussi l'essai pour l'allure brimbalante et pourtant nonchalante que prend alors le maxi], ils se mettent à bondir - parfois à faux-rebondir -, véritables piles electro jamais à court de jus, ne disjonctant que par pure espièglerie. Ce ne sont alors que pépiements et miroitements, façon micro-processeurs à la récré. Le groove toujours repart de plus belle, volontiers speedé avec ses basses rondes à la Phœnicia (« The boombonic plague », « San Lázaro ») et ses briques-beats façon Takeshi Muto [c'est-à-dire Romulo Del Castillo, l'un des deux Phœnicia en solo, toujours chez Schematic] sur « Invincible meat boy » et le bien nommé « Slice mucus farts », tout de fantaisie gazeuse. Riche et si léger à la fois, c'est simple comme un slogan publicitaire. Sauf

qu'ici, c'est pas des conneries.

Le second volet, « Pelican moondance », commence par mettre le funk en veilleuse, mais n'en finit pas pour autant avec les drôles de bruitage, ni avec les vocalises zigzagantes. Le morceau-titre est ainsi une sorte de soundtrack orientalisant, mélange tout droit sorti d'un rêve où références cinématographiques et musiques populaires se confondent. Pour sa mise en mouvement, Otto privilégie des textures de résonance de peau plus que des beats electro. « Four months, four walls » poursuit dans le nirpotequouille, sans queue ni tête, mais gavé de contrepieds et de giclées jubilatoires. Minutieusement maximaliste, si l'on veut. « Granny foot powder » [un titre qui dégage un délicieux fumet...] se perd ensuite en nœuds de bateliers et mélodie décentrée, remous acoustique et ressorts rythmiques. Et ça n'est pas fini ! « Vomitar » [hum... !] déguirgite, en face B, un fulgurant assemblage de ferraille affilée et d'éclats de silice, d'électrodes corrodées et de verre en fusion, auquel Otto applique ses filtres comme autant de plongeurs en bains chimiques, acide, sel d'argent, altérant les teintes comme les textures, provoquant comme des changements de phase, du solide au liquide et inversement. Complètement barré, c'est le mot. Après tant d'excès, c'est le retour du groove, confortablement installé dans son fauteuil à la fois moelleux et couinant (« Lumpy crawlers »). Pulsation caoutchouteuse, tortillons et tintements en constituent l'armature. En toile de fond, c'est ici une envoûtante musicalité d'inspiration indienne qui habille le track. Dernier tour de cette piste de tous les possibles, « Madame queef blizzard » nous joue enfin une danse des canards complètement revisitée, façon bricolo-house goguenarde à la Herbert.

A nouveau, on reste pantois devant un tel festival créatif, véritable banquet sonore. Et à nouveau l'on se rue sur la suite comme on se précipiterait sur le buffet des desserts, se découvrant, comme par hasard, un insoupçonné petit creux. Fort heureusement, le troisième opus de la série, « Earjuice synthesis », n'est pas le plus copieux : on échappe donc miraculeusement à l'indigestion. L'état d'esprit, résolument festif, est bien celui d'une fin de gueuleton, le genre qui part en sucette sur la piste de danse. Presque explicitement orgiaque, « Laptops & Martinis » sautille avec énergie, aussi lubrique qu'électrique. Otto y mixe sa voix en avant, donnant une allure très live à un morceau rappelant justement sa brûlante prestation rennaise de décembre 2002 (lors de la soirée Minsunderstood Mutant Machines proposée par PeaceOff et l'Atome). Idem en B side avec « Whip me down », chaudard et rigolard, déroulant ses lyrics vulgus à souhait sur un tapis de boombeats plus efficace que jamais. « Earjuice synthesis (urinate on mcs ») revient alors

jouer une house ludique, dodelinant carrément sur l'air des 3 petits cochons. Un grand enfant, cet Otto ! Pour en finir avec ce triptyque insensé, dont vous aurez compris qu'il est depuis peu intégralement disponible en CD, le garçon enchaîne deux brèves dans le plus pur esprit foutraque : « Isla de la crica », comptine pour caisse à outils, et « Facelift », ode aux bugs informatiques et autres fichiers temporaires de chez Soundforge : on frétille et on se tortille une dernière fois avant de faire une pose bien méritée. Ou avant d'entamer le LP de remixes à sortir ces jours-ci (« Armpit buffet ») sur lequel a été conviée sa jolie bande de poteaux déglings, de Soft Pink Truth à Venetian Snares en passant par Jamie Lidell. Otto Von Schirach, ou le festin permanent !  
S.Y.D.

**RADIAN** « Rec.Extern » (Thrill Jockey 113) - 2002

On l'avait connu bruiteur chez Mego avec le CD « Tg11 ». Revoici le trio autrichien chez Thrill Jockey, avec John McEntire à la mise en son. Sans rompre le fil [dénudé] de ses déambulations électrisées des débuts, Radian semble aujourd'hui s'orienter vers des formes à la fois chaloupées et reposées. Et si « Rec.Extern » s'ouvre sur un tapis de réverbération et perturbation, sifflements et faux contacts, silences et bruits de fond, lentement apparaît comme une musicalité, et le mouvement d'abord fragmenté se fait plus précis. De la musique concrète au jazz enfumé, il n'y a désormais qu'un pas. C'est sur cette passerelle tendue entre les genres que se poursuit l'album. Un temps, la chaleur et la fébrilité nous ramènent aux premiers et bouillonnants enregistrements de Tied & Tickled Trio [un des multiples side projects des musiciens de The Notwist] et Kammerflimmer Kollektief sur Payola, qui nous avaient tant touchés à la fin du siècle dernier. Mais une fois retombées, elles cèdent la place à une atmosphère mêlant onde claire et brouillage parasite, flottement et frottement. Et à nouveau, on dérive peu à peu des séquences aussi carées qu'effritées, ici d'inspiration electro. Plus loin, Radian nous entraîne au cœur des rouages, au creux des aspérités. Y naissent crissements et dissonances, de celles qui bercent plus qu'elles n'agressent. La section rythmique, elle, joue les caméléons mécaniques, aussi nonchalante qu'encrassée. Passent quelques instants de bruit blanc, joliment planants. Le rythme reprend sous la forme d'un jeu de fûts et de cristaux. En toile de fond, des teintes d'orient et un souffle chaud virant à la tempête de sable. Envoûtant. « Rec.Extern » se referme alors avec une dernière et courte session de klingklang, toujours empli de cette déroutante douceur. Bien sûr, on pourrait conclure avec

amertume, en se plaignant de la concision de cet enregistrement - on le fait si souvent dans ce vilain petit canard -. Mais on préférera, une fois n'est pas coutume, en savourer le raffinement, tout simplement...  
S.Y.D.

**RICHARD DEVINE** « Aleamapper » (Schematic 019) - 2002

« Lipswitch », c'était l'album de l'ouverture à un public dépassant le cercle des initiés, logiquement pris en licence par les anglais de Warp. C'était aussi celui qui marquait l'évolution de l'américain vers une electronica débarrassée des contraintes émotionnelles comme des contraintes corporelles. Aussi loin finalement de ses pop songs matinées de Kinesthesia [cf. ses débuts sur Schematic] que de ses performances hardcore [il y a déjà un bail, sur Sixsixsix]. « Aleamapper », non content de confirmer cet éloignement progressif de la mélodie et du dancefloor, franchit véritablement un cap en installant le travail de Devine à mi-chemin entre bruitisme futuriste et bric-à-brac acoustique.

Certes, il y a bien ça et là quelques parcelles de groove, quelques mouvements répétés. Mais ces tracks ne semblent devoir leur présence qu'au fait que Devine connaît les bienfaits de l'altération, donnant épisodiquement à l'auditeur le minimum de repère pour que celui-ci ne lance pas trop vite sa fusée de détresse. Pour le reste, inutile en effet d'essayer de retrouver son chemin. Ça commence presque dès le premier pattern electro, démultiplié, décomposé, distendu, sautant d'une micro-variation à l'autre, en proie à une agitation permanente, faite de bleep et de glitch [toujours ces sacrés onomatopées]. On n'est alors pas bien loin du « Ganz graf » E.P. d'Autrechre, en ce moment très en verve quand il s'agit de jouer les insensés. Puis ça s'amplifie, dès lors que disparaît l'appel rythmique. Il ne subsiste alors que des courants d'air au cœur d'installations pétrochimiques tout à fait imaginaires, des bains d'acide gargouillant, fréquences visqueuses, suites retentissantes. Un inquiétant magma ne manquant pas d'évoquer les plus obscures déambulations du belge Seal Phüric. Plus loin, quelques notes semblent s'être échappées d'un enregistrement de Pierre Boulez, et cavalent le long d'un interminable dédale post-industriel. Dès lors, la musique de Devine souffle et s'écoule, grince et craquèle, sans règle ni repère. Très inspiré des concrets, des sériels et autres musiciens pré-laptop [non, ça n'a pas toujours existé] le compositeur prend un vraisemblable plaisir à disperser sa multitude de sons du premier plan à l'horizon, certains feignant la mélodie pour mieux perdre l'auditeur, forcément décontenancé. La seconde partie de l'album s'enfonce